

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Marion de Lorme

Hugo, Victor

Berlin, 1831

Acte second

urn:nbn:de:hbz:5:1-20097

ACTE SECOND.

LA RENCONTRE.

PERSONNAGES :

MARION DE LORME.

DIDIER.

LE MARQUIS DE SAVERNY.

L'ANGELY.

LE MARQUIS DE BRICHANTEAU.

LE VICOMTE DE BONCHAVANNES.

LE COMTE DE GASSÉ.

LE CHEVALIER DE ROCHEBARON.

LE CHEVALIER DE MONTPESAT.

LE COMTE DE VILLAC.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

LE CRIEUR PUBLIC.

Blois.

(La porte d'un cabaret. Une place. On voit dans le fond la ville de Blois en amphithéâtre et les tours de Saint-Nicolas sur la colline couverte de maisons.)

Scène I.

LE COMTE DE GASSÉ, LE MARQUIS DE BRICHANTEAU, LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES, LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. *Ils sont assis à des tables devant la porte; les uns fument, les autres jouent aux dés et boivent.*

Gassé! — BRICHANTEAU, se levant, à Gassé qui entre.

(Ils se serrent la main.)

Marion de Lorme. Rép. No. 82.

Tu viens à Blois joindre le régiment ?

(Le saluant.)

Nous te complimentons de ton enterrement.

(Examinant sa toilette.)

Ah !

GASSÉ.

C'est la mode. Orange, avec des faveurs bleues.

(Croisant les bras et retroussant ses moustaches.)

Savez-vous bien que Blois est à quarante lieues
De Paris ?

BRICHANTEAU.

C'est la Chine !

GASSÉ.

Et cela fait crier

Les femmes. Pour nous suivre il faut s'expatrier !

BONCHAVANNES, se détournant du jeu.

Monsieur vient de Paris ?

ROCHEBARON, quittant sa pipe.

Dit-on quelques nouvelles ?

GASSÉ, saluant.

Point. — Corneille toujours met en l'air les cervelles.
Guiche a l'ordre. Ast est duc. Puis des rieurs à foison :
De trente huguenots on a fait pendaïson.
Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes
Contre Arquin, pour avoir porté du point de Gênes ;
Lavardin avec Pons s'est rencontré le dix
Pour avoir pris à Pons la femme de Sourdis ;
Sourdis avec d'Ailly pour une du théâtre
De Mondori. Le neuf, Nogent avec Lachâtre
Pour avoir mal écrit trois vers de Colletet ;
Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était ;
D'Humière avec Gondi, pour le pas à l'église ;
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise
A propos du pari d'un cheval contre un chien.
Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien ;
Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

BRICHANTEAU.

Heureux Paris ! les duels ont repris de plus belle !

GASSÉ.

C'est la mode.

BRICHANTEAU.

Toujours festins, amours, combats.

On ne peut s'amuser et vivre que là-bas.

(Bâillant.)

Mais on s'ennuie ici de façon paternelle!

(*A Gassé.*)

Tu dis donc que Caussade a tué Latournelle?

GASSÉ.

Oui, d'un bon coup d'estoc.

(*Examinant les manches de Rochebaron.*)

Qu'avez-vous-là, mon cher?

Songez que ce n'est plus la mode du bel air.

Aiguillettes! boutons! d'honneur, rien n'est plus triste.

Des noeuds et des rubans!

BRICHANTEAU.

Refais-nous donc la liste

De tous ces duels. Qu'en dit le roi?

GASSÉ.

Le cardinal

Est furieux, et veut un prompt remède au mal.

BONCHAVANNES.

Point de courrier du camp?

GASSÉ.

Je crois que par surprise

Nous avons pris Figùère, ou bien qu'on nous l'a prise.

(*Réfléchissant.*)

C'est à nous qu'on l'a prise.

ROCHEBARON.

Et que dit de ce coup

Le roi?

GASSÉ.

Le cardinal n'est pas content du tout.

BRICHANTEAU.

Que fait la cour? Le roi se porte bien sans doute?

GASSÉ.

Non pas. Le cardinal a la fièvre et la goutte,
Et ne va qu'en litière.

BRICHANTEAU.

Étrange original!

Quand nous te parlons roi, tu réponds cardinal.

GASSÉ.

Ah! — c'est la mode.

BONCHAVANNES.

Ainsi rien de nouveau?

GASSÉ.

Que dis-je?

Pas de nouvelles? — Mais, un miracle, un prodige
Qui tient depuis deux mois Paris en passion!
La fuite, le départ, la disparition . . .

BRICHANTEAU.

De qui?

GASSÉ.

De Marion de Lorme, de la belle
Des belles.

BRICHANTEAU, d'un air mystérieux.

A ton tour écoute une nouvelle.

Elle est ici.

GASSÉ.

Vraiment! à Blois!

BRICHANTEAU.

Incognito.

GASSÉ, haussant les épaules.

Marion! — Vous raillez, monsieur de Brichanteau!

Elle ici! Marion! elle qui fait la mode!

Mais c'est que de Paris ce Blois est l'antipode!

Regardez. — Tout est laid, tout est vieux, tout est mal.

(Montrant les tours de Saint-Nicolas.)

Ces clochers même ont l'air gauche et provincial!

ROCHEBARON.

C'est vrai.

BRICHANTEAU.

Douterez-vous que Saverny l'ait vue?

Cachée ici? déjà d'un grand amant pourvue?

Lequel même a sauvé Saverny, s'il vous plaît,

De voleurs qui la nuit l'avaient pris au collet,

Bons larrons, qui voulaient faire en cette rencontre

L'aumône avec sa bourse et voir l'heure à sa montre.

GASSÉ.

Mais c'est tout une histoire!

ROCHEBARON, à Brichanteau.

En êtes-vous bien sûr?

BRICHANTEAU.

Comme j'ai six besans d'argent sur champ d'azur!

Si bien que Saverny depuis n'a d'autre envie

Que de trouver cet homme auquel il doit la vie.

BONCHAVANNES.

Mais il peut bien l'aller trouver chez elle.

BRICHANTEAU.

Non.

Elle a changé depuis de logis et de nom.

On a perdu sa trace.

(Marion et Didier traversent lentement le fond du théâtre sans être vus des interlocuteurs, et entrent par une petite porte dans une des maisons latérales.)

GASSÉ.

Il fallait que je vinsse

A Blois pour retrouver Marion en province!

(Entrent MM. de Villac et de Montpesat, parlant haut et se disputant.)

VILLAC.

Moi je te dis que non!

MONTPE SAT.

Moi je te dis que si!

VILLAC.

Le Corneille est mauvais!

MONTPE SAT.

Traiter Corneille ainsi!

Corneille enfin, l'auteur du Cid et de Mélite!

VILLAC.

Mélite soit! j'en dois avouer le mérite;

Mais Corneille n'a fait que descendre depuis,

Comme ils font tous! Pour toi je fais ce que je puis.

Parle-moi de Mélite et de la Galerie

Du palais! Mais le Cid, qu'est cela, je te prie?

GASSÉ, à Montpesat.

Monsieur est modéré.

MONTPE SAT.

Le Cid est bon!

VILLAC.

Méchant!

Ton Cid, mais Scudéri l'écrase en le touchant!

Quel style! ce ne sont que choses singulières,

Que façons de parler basses et familières.

Il nomme à tout propos les choses par leurs noms.

Puis le Cid est obscène et blesse les canons.

Le Cid n'a pas le droit d'épouser son amante.

Tiens, mon cher, as-tu lu Pyrame et Bradamante?

Quand Corneille en fera de pareils, donne-m'en.

ROCHEBARON, à Montpesat.

Lisez aussi le grand et dernier Soliman

De monsieur Mairet. C'est la grande tragédie;

Mais le Cid!

VILLAC.

Puis il a l'ame vaine et hardie.

Croît-il pas éгалer messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serisay, Mairét, Gombault, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarets, Malleville,
Duryer, Cherisy, Colletet, Gomberville,
Toute l'académie enfin!

BRICHANTEAU, *riant de pitié et haussant les épaules.*

C'est excellent!

VILLAC.

Puis monsieur veut créer! inventer! Insolent!
Créer après Garnier! après le Théophile!
Après Hardy! Le fat! créer, chose facile!
Comme si ces esprits fameux avaient laissé
Quelque chose après eux qui ne fût pas usé!
Chapelain là-dessus le raille d'une grâce!

ROCHEBARON.

Corneille est un croquant!

BONCHAVANNES.

Mais l'évêque de Grasse,
Monsieur Godeau, m'a dit qu'il a beaucoup d'esprit.

MONTPE SAT.

Beaucoup!

VILLAC.

S'il écrivait autrement qu'il n'écrit,
S'il suivait Aristote et la bonne méthode . . .

GASSÉ.

Messieurs, faites la paix. Corneille est à la mode?
Il succède à Garnier, comme font de nos jours
Les grands chapeaux de feutre aux toques de velours.

MONTPE SAT.

Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre.

GASSÉ, *à Montpesat.*

Tu vas trop loin! —

(*A Villac.*)

Garnier est très-beau. — Je suis neutre,
Mais Corneille a du bon par fois.

VILLAC.

D'accord.

ROCHEBARON.

D'accord,

C'est un garçon d'esprit et que j'estime fort.

BRICHANTEAU.

Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse?

ROCHEBARON.

Ce nom sent le bourgeois d'une façon qui blesse.

BONCHAVANNES.

Famille de robins, de petits avocats,
Qui se sont fait des sous en rognant des ducats.

(Entre L'Angely, qui va s'asseoir à une table seul et en silence
noir, velours et brandebourgs d'or.)

VILLAC.

Messieurs, si le public goûte ses rapsodies,
C'en est fait du bel art des tragi-comédies!
Le théâtre est perdu, ma parole d'honneur!
C'est ce que Richelieu . . .

GASSE, regardant L'Angely de travers.

Dites donc mousigneur,

Ou parlez plus bas . . .

BRICHANTEAU.

Baste! au diable l'éminence!

N'est-ce donc pas assez que soldats et finance,
Il ait tout, que de tout il puisse disposer,
Sans que sur notre langue il vienne encor peser.

BONCHAVANNES.

Meure le Richelieu qui déchire et qui flatte!
L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate!

ROCHEBARON.

A quoi donc sert le roi?

BRICHANTEAU.

Les peuples dans la nuit
Vont marchant, l'œil fixé sur un flambeau qui luit.
Il est le flambeau, lui; le roi, c'est la lanterne,
Qui le sauve du vent sous sa vitre un peu terne.

BONCHAVANNES.

Oh! puissions-nous un jour, et ce jour sera beau,
Du vent de notre épée éteindre ce flambeau!

ROCHEBARON.

Ah! si chacun pensait comme moi sur son compte! . . .

BRICHANTEAU.

Nous nous réunirions . . .

(A Bonchavannes.)

Qu'en penses-tu, vicomte?

BONCHAVANNES.

Et nous lui donnerions un bon coup de Jarnac?

L'ANGELY, se levant, d'une voix lugubre.

Un complot! Jeunes gens, songez à Marillac!

(Tous tressaillent, se retournent et se taisent consternés, l'oeil fixé sur L'Angely qui se rassied en silence.)

VILLAC, prenant Montpesat à l'écart.

Chevalier, tout-à-l'heure, à propos de Corneille,
Tu m'as parlé d'un ton qui m'a choqué l'oreille;
Je voudrais, à mon tour, te dire, s'il te plaît,
Deux mots.

MONTPESAT.

A l'épée?

VILLAC.

Oui.

MONTPESAT.

Veux-tu le pistolet?

VILLAC.

L'un et l'autre.

MONTPESAT, lui prenant le bras.

Cherchons quelque coin par la ville.

L'ANGELY, se levant.

Un duel! Souvenez-vous du sieur de Boutteville!

(Nouvelle consternation dans l'assistance. Villac et Montpesat se quittent l'oeil attaché sur L'Angely.)

ROCHEBARON.

Quel est cet homme noir qui me fait peur, ma foi?

L'ANGELY.

Mon nom est l'Angely. Je suis bouffon du roi.

BRICHANTEAU, riant.

Je ne m'étonne plus que le roi soit si triste.

BONCHAVANNES, riant.

C'est un plaisant bouffon qu'un fou cardinaliste!

L'ANGELY, debout.

Prenez garde, Messieurs! le ministre est puissant:

C'est un large faucheur qui verse à flots le sang;

Et puis, il couvre tout de sa soutane rouge,

Et tout est dit.

(Un silence.)

GASSÉ.

Mordieu!

ROCHEBARON.

Du diable si je bouge!

BRICHANTEAU.

Çà, près de ce bouffon Pluton est un rieur.

(Entre une foule de peuple qui sort des rues et des maisons et couvre la

place; au milieu, le Crieur public à cheval, avec quatre valets de ville en livrée dont un sonne la trompe, tandis qu'un autre bat du tambour.)

GASSÉ.

Que vient donc faire ici ce peuple? — Ah! le crieur!

Que vient-il nous chanter, en fait de patenôtre?

BRICHANTEAU, à un bateleur qui est mêlé à la foule et qui porte un singe sur son dos.

Mon bon ami, lequel de vous deux fait voir l'autre!

MONTPELAT, à Rochebaron.

Voyez donc si nos jeux de cartes sont complets.

(Montrant les quatre valets de ville en livrée.)

Je gage qu'en l'un d'eux on a pris ces valets.

LE CRIEUR PUBLIC, d'une voix nasillarde.

Bourgeois, silence!

BRICHANTEAU, bas à Gassé.

Il est d'une mine farouche,
Et sa voix doit user son nez plus que sa bouche.

LE CRIEUR.

„Ordonnance. — Louis, par la grâce de Dieu . . .

BONCHAVANNES, bas à Brichanteau.

Manteau fleurdelisé qui cache Richelieu!

L'ANGELY.

Econtez, Messieurs!

LE CRIEUR, poursuivant.

„ . . . Roi de France et de Navarre.” . . .

BRICHANTEAU, bas à Bonchavannes.

Un beau nom dont jamais ministre n'est avare.

LE CRIEUR, poursuivant.

„ . . . A tous ceux qui verront ces présentes, salut!

(Il salue.)

„Ayant considéré que chaque roi voulut

„Exterminer le duel par des peines sévères;

„Que malgré les édits, signés des rois nos pères,

„Les duels sont aujourd'hui plus nombreux que jamais;

„Ordonnons et mandons, voulons que désormais

„Les duellistes, félons qui de sujets nous privent,

„Qu'il en survive un seul ou que tous deux survivent,

„Soient pour être amendés traduits en notre cour,

„Et, nobles ou vilains, soient pendus haut et court;

„Et, pour rendre en tout point l'édit plus efficace,

„Renonçons pour ce crime à notre droit de grâce.

„C'est notre bon plaisir. — Signé LOUIS. — plus bas.
„RICHELIEU.”

(Indignation parmi les gentilshommes.)

BRICHANTEAU.

Nous, pendus comme des Barabbas!

BONCHAVANNES.

Nous pendre! Dites-moi comment l'endroit se nomme
Où l'on trouve une corde à pendre un gentilhomme?

LE CRIEUR, *poursuivant.*

„Nous, prévôt, pour que tous se le tiennent pour dit,
„Enjoignons qu'en la place on attache l'édit.”

*(Deux valets de ville attachent un grand écriteau à une potence en fer
qui sort d'un mur à droite.)*

GASSÉ.

A la bonne heure, au moins! c'est l'édit qu'il faut pendre!

BONCHAVANNES, *secouant la tête.*

Oui, comte! . . . — En attendant celui qui l'a fait rendre.

*(Le Crieur sort. Le peuple se retire. — Entre Saverny. — Le jour com-
mence à baisser.)*

Scène II.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE SAVERNY.

BRICHANTEAU, *allant à Saverny.*

Mon cousin Saverny! — Hé bien, as-tu trouvé
L'homme qui des larrons l'autre nuit t'a sauvé?

SAVERNY.

Non. Par la ville en vain je cherche, je m'informe;
Les voleurs, le jeune homme, et Marion de Lorme,
Tout s'est évanoui comme un rêve qu'on a,

BRICHANTEAU.

Mais tu dois l'avoir vu quand il te ramena
Comme un chrétien tiré des mains de l'infidèle?

SAVERNY.

Il a d'abord du poing renversé la chandelle!

GASSÉ.

C'est étrange.

BRICHANTEAU.

Pourtant tu le reconnaîtrais

En le rencontrant?

SAVERNY.

Non, je n'ai point vu ses traits.

BRICHANTEAU.

Sais-tu son nom ?

SAVERNY.

Didier.

ROCHEBARON.

Ce n'est pas un nom d'homme,

C'est un nom de bourgeois !

SAVERNY.

C'est Didier qu'il se nomme.

Beaucoup, qui sont de race et qui font les vainqueurs,
 Ont bien de plus grands noms, mais non de plus grands coeurs.
 Moi, j'avais six voleurs, lui, Marion de Lorme;
 Il la quitte, et me sauve. Ah ! ma dette est énorme,
 Et je la lui paierai, je vous le jure à tous,
 De tout mon sang !

VILLAC.

Marquis, depuis quand payez-vous

Vos dettes ?

SAVERNY, fièrement.

J'ai toujours payé celles qu'on paie

Avec du sang. Mon sang, c'est ma seule monnaie.

(La nuit est tout-à-fait tombée. On voit les fenêtres de la ville s'éclairer l'une après l'autre. — Entre un allumeur qui allume un réverbère au-dessus de l'écriteau et s'en va. — La petite porte par laquelle sont entrés Marion et Didier se rouvre; Didier en sort rêveur, marchant lentement les bras croisés dans son manteau.)

Scène III.

LES PRÉCÉDENS, DIDIER.

DIDIER, s'avançant lentement du fond du théâtre sans être vu ni entendu des autres.

Marquis de Saverny ! . . — Je voudrais bien revoir

Ce fat qui fut près d'elle effronté l'autre soir ; —

J'ai son air sur le coeur.

BONCHAVANNES, à Saverny qui cause avec Brichanteau.

Saverny !

DIDIER, à part.

C'est mon homme !

(Il s'avance à pas lents, l'oeil fixé sur les gentilshommes, et vient s'as-

soir à une table placée sous le réverbère qui éclaire l'écriteau, à quelques pas de l'Angely qui demeure aussi immobile et silencieux.)

BONCHAVANNES, à Saverny qui se retourne.

Connaissez-vous l'édit?

SAVERNY.

Quel édit?

BONCHAVANNES.

Qui nous somme

De renoncer au duel?

SAVERNY.

Mais, c'est très-sage.

BRICHANTEAU.

Oui, mais

Sous peine de la corde?

SAVERNY.

Ah! tu railles! — Jamais.

Qu'on pendre les vilains, c'est très-bien.

BRICHANTEAU, lui montrant l'écriteau.

Lis toi-même,

L'édit est sur le mur.

SAVERNY, apercevant Didier.

Hé! cette face blême

Peut me le lire.

(A Didier, haussant la voix.)

Holà! hé! l'homme au grand manteau!

L'ami! — Mon cher! —

(A Brichanteau.)

Je crois qu'il est sourd, Brichanteau.

DIDIER, qui ne l'a pas quitté des yeux, levant lentement la tête.

Me parlez-vous?

SAVERNY.

Pardieu! — Pour récompense honnête,

Lisez-nous l'écriteau placé sur votre tête.

DIDIER.

Moi?

SAVERNY.

Vous. — Savez-vous pas épeler l'alphabet?

DIDIER, se levant.

C'est l'édit qui punit tout bretteur du gibet,

Qu'il soit noble ou vilain.

SAVERNY.

Vous vous trompez, brave homme.

Sachez qu'on ne doit pas pendre un bon gentilhomme;

Et qu'il n'est dans ce monde, où tous droits nous sont dûs,
Que les vilains qui soient faits pour être pendus.

(Aux gentilshommes.)

Ce peuple est insolent!

(A Didier en ricanant.)

Vous lisez mal, mon maître!

Mais vous avez la vue un peu basse, peut-être.

Otez votre chapeau, vous lirez mieux. — Otez!

DIDIER, *renversant la table qui est devant lui.*

Ah! prenez garde à vous, Monsieur! vous m'insultez.

Maintenant que j'ai lu, ma récompense honnête

Il me la faut! — Marquis, c'est ton sang, c'est ta tête!

SAVERNY, *souriant.*

Nos titres à tous deux, certes, sont bien acquis.

Je le devine peuple, il me flaire marquis.

DIDIER.

Peuple et marquis pourront se colleter ensemble.

Marquis, si nous mêlions notre sang, que t'en semble?

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Monsieur, vous allez vite, et tout n'est pas fini.

Je me nomme Gaspard, marquis de Saverny.

DIDIER.

Que m'importe?

SAVERNY, *froidement.*

Voici mes deux témoins. Le comte

De Gassé; l'on n'a rien à dire sur son compte;

Et monsieur de Villac, qui tient à la maison

La Feuillade, dont est le marquis d'Aubusson.

Maintenant êtes-vous noble homme?

DIDIER.

Que m'importe?

Je ne suis qu'un enfant trouvé sur une porte,

Et je n'ai pas de nom; mais, cela suffit bien,

J'ai du sang à répandre en échange du tien!

SAVERNY.

Non pas, monsieur, cela ne peut suffire, en somme;

Mais un enfant trouvé de droit est gentilhomme,

Attendu qu'il peut l'être; et que c'est plus grand mal,

Dégrader un seigneur qu'anoblir un rival.

Je vous rendrai raison. — Votre heure?

DIDIER.

Tout de suite.

SAVERNY.

Soit. — Vous n'usurpez pas la qualité susdite? . . .

DIDIER.

Une épée!

SAVERNY.

Il n'a pas d'épée! Ah! pasquedieu,
C'est mal. On vous prendrait pour quelqu'un de bas lieu.

(Offrant sa propre épée à Didier.)

La voulez-vous? Elle est fidèle et bien trempée.

(L'Angely se lève, tire son épée et la présente à Didier.)

L'ANGELY.

Pour faire une folie, ami, prenez l'épée
D'un fou. — Vous êtes brave, et lui ferez honneur.

(Ricanant.)

En échange, écoutez, pour me porter bonheur
Vous me laisserez prendre un bout de votre corde.

DIDIER, *prenant l'épée, amèrement.*

Soit.

(Au marquis.)

Maintenant Dieu fasse aux bons miséricorde!

BRICHANTEAU, *sautant de joie.*

Un bon duel! c'est charmant!

SAVERNY, *à Didier.*

Mais où nous mettre?

DIDIER.

Sous

Ce réverbère.

GASSÉ.

Allons, Messieurs, êtes-vous fous?

On n'y voit pas. Ils vont s'éborgner, par Saint-George!

DIDIER.

On y voit assez clair pour se couper la gorge!

SAVERNY.

Bien dit.

VILLAC.

On n'y voit pas!

DIDIER.

On y voit assez clair,
Vous dis-je! et chaque épée est dans l'ombre un éclair!
Allons, marquis!

(Tous deux jettent leurs manteaux, ôtent leurs chapeaux dont ils se saluent et qu'ils jettent derrière eux; puis ils tirent leurs épées.)

SAVERNY.

Monsieur, à vos ordres.

DIDIER.

En garde!

*(Ils croisent le fer et ferraillent pied à pied, en silence et avec fureur.
— Tout-à-coup la petite porte s'entr'ouvre et Marion en robe blanche paraît.)*

Scène IV.

LES PRÉCÉDENS, MARION.

MARION.

Quel est ce bruit?

(Apercevant Didier sous le réverbère.

Didier!

(Aux combattans.)

Arrêtez!

(Les combattans continuent.)

A la garde!

SAVERNY.

Qu'est-ce que cette femme?

DIDIER, *se détournant.*

Ah dieu!

BONCHAVANNES, *accourant à Saverny.*

Tout est perdu!

Le cri de cette femme au loin s'est entendu.
J'ai des archers de nuit vu briller les rapières.

*(Entrent les archers avec des torches.)*BRICHANTEAU, *à Saverny.*

Fais le mort, ou tu l'es!

SAVERNY, *se laissant tomber.*

Ah!

(Bas, à Brichanteau qui se penche sur lui.)

Les maudites pierres!

(Didier, qui croit l'avoir tué, s'arrête.)

LE CAPITAINE QUARTENIER.

De par le Roi!

BRICHANTEAU, *aux gentilshommes.*

Sauvons le marquis! il est mort

S'il est pris!

(Les gentilshommes entourent Saverny.)

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Arrêtez! Messieurs! — pardieu, c'est fort!

Venir se battre en duel sous la propre lanterne
De l'édit!

(A Didier,)

Rendez-vous!

(Les archers saisissent et désarment Didier qui est resté seul.)
(Montrant Saverny couché à terre et entouré des gentilshommes.)

Et cet autre à l'oeil terne,
Qu'est-il? son nom?

BRICHANTEAU.

Gaspard, marquis de Saverny.

Il est mort.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Mort? alors son procès est fini.

Il fait bien, cette mort vaut encore mieux que l'autre.

MARION, effrayée.

Que dit-il?

LE CAPITAINE QUARTENIER, à Didier.

Maintenant, cette affaire est la vôtre.

Venez, Monsieur.

(Les archers emmènent Didier d'un côté; les gentilshommes emportent Saverny de l'autre.)

DIDIER, à Marion immobile de terreur.

Adieu, Marie, oubliez-moi!

Adieu!

(Ils sortent.)

Scène V.

MARION, L'ANGELY.

MARION, courant pour le retenir,

Didier! pourquoi cet adieu-là? pourquoi

T'oublier?

(Les soldats la repoussent; elle revient vers L'Angely avec angoisse.)

Est-il donc perdu pour cette affaire?

Monsieur, qu'a-t-il donc fait, et que veut-on lui faire?

L'ANGELY.

(Il lui prend les mains et la mène en silence devant l'écriteau.)

Lisez!

(Elle lit et recule avec horreur.)

MARION.

Dieu! juste Dieu! la mort! ils me l'ont pris!
Ils le tueront! c'est moi qui le perds par mes cris!
J'appelais au secours, mais à mes cris funèbres

La mort venait, hâtant ses pas dans les ténèbres!
— C'est impossible! un duel est-ce un si grand forfait?

(A L'Angely.)

N'est-ce pas qu'on ne peut le condamner?

L'ANGELY.

Si fait.

MARION.

Mais il peut s'échapper?

L'ANGELY.

Les murailles sont hautes!

MARION.

Ah! c'est moi qui lui fais un crime avec mes fautes!
Dieu le frappe pour moi. — Mon Didier! —

(A L'Angely.)

Savez-vous

Que c'est lui pour qui rien ne m'eût semblé trop doux?
Dieu! les cachots! la mort! Peut-être la torture! . . .

L'ANGELY.

Peut-être. — Si l'on veut.

MARION.

Mais je puis d'aventure

Voir le roi? Le roi porte un coeur vraiment royal;
Il fait grâce?

L'ANGELY.

Oui, le roi. Mais non le cardinal.

MARION, égarée.

Mais qu'en ferez-vous donc?

L'ANGELY.

L'affaire est capitale.

Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale.

MARION.

C'est horrible!

(A L'Angely.)

Monsieur, vous me glacez d'effroi!

Et qui donc êtes-vous?

L'ANGELY.

Je suis bouffon du roi.

MARION.

O mon Didier! je suis indigne, vile, infâme.

Mais ce que Dieu peut faire avec des mains de femme,
Je te le montrerai. Je te suis!

(Elle sort du côté par où est sorti Didier.)

L'ANGELY, resté seul.

Dieu sait où!

(Ramassant son épée laissée à terre par Didier.)

Ça, qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou?

(Il sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

Marion de Lorme. Rép. No. 82.

[3]

ACTE TROISIEME.

LA COMÉDIE.

PERSONNAGES:

MARION DE LORME.

DIDIER.

LE MARQUIS DE SAVERNY.

LE MARQUIS DE NANGIS.

M. DE LAFFEMAS.

LE MARQUIS DE BRICHANTRAU.

LE GRACIEUX.

LE TAILLEBRAS.

LE SCARAMOUCHE.

UN VALET.

COMÉDIENS DE PROVINCE.

Château de Nangis.

(Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux, donjon à ogives et tourelles; le neuf, maison haute en briques à coins de pierre de taille, à toit pointu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.)

Scène I.

M. DE LAFFEMAS; *petit costume de magistrat du temps*; LE MARQUIS DE SAVERNY *déguisé en officier du régiment d'Anjou; moustaches et royale noires; un emplâtre sur l'oeil.*

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, Monsieur, à l'algarade?